

RÉFLECS D'UN GNIAFF...

L'ACTION POLITIQUE

Depuis le congrès de Londres, nos bons guesdistes font feu des quatre pieds; ils se démanchent comme des dératés pour nous expliquer tout ce qu'a de sublime l'action politiques, - qu'ils réduisent à un pur et écœurant parlementarisme.

Pour mieux brouiller les cartes, ils essaient de faire croire que ceux qui n'en pincent pas pour leurs ragougnasses sont partisans de se laisser voler et assommer par le gouvernement, sans jamais essayer la plus mince résistance.

Ce qui est bougrement inexact!

En effet, si on veut jouer sur le sens des mots, il n'est pas difficile de démontrer que loin d'être partisans de l'inaction, c'est au contraire les anti-parlementaires qui font le plus d'action politique.

En toutes choses il s'agit de s'entendre sur la signification qu'on donne aux mots, afin d'éviter qu'on n'en use en guise de fausses clés pour crocheter les serrures intellectuelles.

Action politique peut signifier une tapée de choses, - toutes plus contradictoires les unes que les autres.

Par exemple, c'est de l'action politique que refuser l'impôt;

C'est de l'action politique que de guerroyer contre l'État par de grands ou de petits moyens;

C'est de l'action politique que de faire la critique de l'autorité; de démontrer que tous les gouvernements se ressemblent, que le meilleur ne vaut pas une crotte de chien, qu'ils sont, tous crapule et compagnie;

C'est encore de l'action politique que de prendre part aux campagnes électorales, non pas pour rabattre le troupeau votard autour des urnes, mais pour mettre le populo en méfiance contre cette fumisterie et lui faire comprendre qu'ainsi que l'a démontré Guesde, il y a déjà passablement d'années, le suffrage universel est une duperie et que toute intervention électorale de la Masse laborieuse tourne fatalement au profit de son ennemie, la bourgeoisie.

Comprise avec une telle ampleur, nul ne se prononcerait contre l'action politique.

Les collectos l'entendent-t-ils dans ce sens large?

Que non pas!

Pour eux, l'action politique se restreint à l'action électorale qui doit suffire à tout, répondre à tout, et en dehors de laquelle il n'y a rien à faire ni à tenter.

Voici un échantillon de leur étroitesse de vues:

Quand la loi Trarieux vint sur le tapis, il y eut à Tivoli un grand meeting de protestation organisé par le syndicat des chemins de fer. Il fut un moment question, au lieu de se rendre au meeting un par un, en égrenés, d'y arriver par grandes bandes qui seraient parties des sections et auraient ainsi défilé dans Paris.

Savez-vous ce que firent les parlementaires, qui font sonner bien haut les services qu'ils rendent ou ont

rendus aux prolos des chemins de fer, quand ils eurent connaissance du projet? Ou, plus exactement, - et afin de ne pas éparpiller les responsabilités, - savez-vous ce que fit Millerand?

Il s'opposa formellement à cette ballade dans Paris et déclara que si on passait outre, il dénoncerait la chose dans la *Petite République* comme étant une manœuvre contre le ministère Bourgeois.

Cette manifestation eut pourtant été de la belle et bonne action politique.

Ceci dit, reluquons les espatrouillants résultats qu'a donné l'action politique, limitée aux blagues parlementaires. Et cela, sans remonter jusqu'au déluge, - ces derniers mois:

S'il y a une saison où on a pu espérer qu'il sortirait un peu de bon de l'Aquarium, c'est lorsque le ministère Bourgeois a tenu la queue de la poêle.

Qu'en est-il advenu? Rien..., moins que rien! Les députés socialos ont été d'une sagesse on ne peut plus gouvernementale.

Ils ont tous manœuvré comme Millerand, mettant des bâtons dans les roues de la manifestance emmanchée par les prolos des chemins de fer: l'unique dada des uns et des autres a été de ne pas créer d'embarras au ministère. En dehors de cette préoccupation, y avait plus rien!

Quand on sut que les radicaux avaient décroché la timballe les gobeurs en conclurent illico que les lois scélérates avaient fait leur temps. Peau de balle! Entre tous ces oiseaux-là, qui s'étaient payés un raffut monstre contre elles, alors qu'ils étaient de l'opposition, pas un n'a eu, - je ne dirai pas le culot, - mais le nez assez creux, pour demander leur mise au rancard.

Bien plus fort, Puybaraud, que les socialos à la manque avaient tant agonisé de sottises, put continuer sans arias ses frasques policières. Pour le foutre à la porte, il n'y avait cependant pas à porter la question au jaspinoir de l'Aquarium - chose délicate, prétendaient-ils, susceptible d'éparpiller aux quatre vents la majorité radicale. Cela pouvait se faire sans péril, Bourgeois n'avait que sa pataraphe à donner.

Ça n'a même pas été fait!

Plus fort encore : les radicaux étaient au pouvoir quand on apprit qu'à Madagascar les fils du populo y claquaient plus vivement que les mouches aux premiers frios. Les socialos l'avaient belle pour faire du fouan, se poser en vengeurs des victimes, exiger qu'on déniché les responsables. Ils l'avaient d'autant plus belle que les radicaux n'avaient pas engrené l'expédition, en avaient simplement hérité de leurs prédécesseurs et pouvaient ainsi s'en laver roublardement les mains. Dans ce cas 1k, y avait pas de ménagements k faire valoir pour s'éviter d'agir.

Si les socialos avaient clamé haut et ferme contre les assassins des pauvres troubades, ils auraient eu tout le populo avec eux.

Au lieu de ça, ils sont restés plus muets que des carpes!

Y a pas à épiloguer: prenez toutes les questions à la queue leu-leu, les plus mesquines comme les plus importantes, et vous constaterez que l'action politique conçue à la mode des écrevisses guesdistes - et pratiquée par eux à l'époque où ils avaient tous les atouts dans les mains, - s'est résumée en une abdication complète de toute initiative, en une abstention radicale de toute action, en un aplatissement complet devant les bonzes ministériels.

Et c'est quelques semaines à peine après une si piteuse expérience, qu'on vient nous vanter les beautés de l'action politique, réduite à la popotte électorale et limitée à l'enceinte de la Chambre des députée.

Vraiment, c'est nous prendre pour plus poires que nous ne sommes!

Émile POUGET.
